

«Il faut réinventer la garrigue»

Comment est née la garrigue?

Contrairement à ce que croient beaucoup de gens, la garrigue est un paysage très artificiel, fruit d'une histoire de 4500 ans et qui s'est arrêtée il y a cinquante ans. La garrigue est la conséquence de l'exploitation des terrains secs méditerranéens. Et c'est un milieu génial parce qu'il a été surexploité. Si l'on avait été écolo en 1880, on aurait crié au scandale. Or, c'est en mettant à nu les terres forestières que l'homme a accentué le caractère méditerranéen qui marque notre imaginaire collectif. Cette surexploitation est à l'origine des paysages et d'un écosystème remarquablement diversifié. De loin, la garrigue n'est qu'un moutonnement verdâtre. Mais, sur les 250 hectares du domaine de Restinclières, à Prades-le-Lez, on a recensé 750 espèces de plantes et une extraordinaire diversité d'insectes, d'oiseaux, infiniment plus que dans des milieux de forêts tempérées.

Que s'est-il passé?

Quand l'homme arrive ici, il y a 4500 ans, à Cambous (Viols-en-Laval), il vient du Moyen-Orient avec le cheval, le mouton, l'orge, le travail du cuivre, et il trouve une forêt continue de chênes verts et de chênes blancs. Au départ, il ouvre de grosses clairières dans la forêt.

2 000 ans plus tard, les Romains défrichent de plus grands espaces autour de la Voie Domitienne et des oppida.

Mille ans après, autour de l'an Mil, les moines s'attaquent aux causses et aux coteaux, la population double en deux générations (c'est à cette époque que naissent la plupart des villages de la région), la culture du blé, de la vigne et de l'olivier se développent. Le summum, c'est la moitié du XIXe siècle, avec l'explosion de la viticulture, un doublement de la population entre 1820 et 1860 qui pousse les populations rurales à tout exploiter. C'est de cette période que datent les capitelles, qui sont des cabanes de défricheurs, et les murettes.

Lorsqu'on parle de la garrigue, on évoque le plus souvent le rôle des moutons. Il est vrai que, dans la garrigue, il y a trois formes très dominantes de plantes: les plantes piquantes, les plantes aromatiques et les euphorbes, toutes délaissées par les moutons. Mais le cheval est un autre élément très important. On l'utilise pour les travaux agricoles, la sortie du bois lors des coupes, et le fumier. Il faut lui faire des chemins, des champs d'orge, des abris.

Ce paysage est-il spécifique au Midi de la France?

Non, on le retrouve tout autour de la Méditerranée mais aussi au Chili, en Afrique du Sud, en Australie ou en Californie. Mais, ici, c'est plus identitaire dans la représentation mentale. Des textes fondateurs ont contribué à éterniser cette image d'Épinal. À commencer par la Bible. Le paysage méditerranéen, c'est d'abord l'homme méditerranéen, l'idée commune aux trois monothéismes que l'homme doit dominer le monde avec le pastoralisme et le feu. L'homme méditerranéen est l'ennemi des arbres sauvages, il n'aime que les arbres qui produisent, les arbres utiles. Plus généralement, il estime que la nature doit être à sa disposition. À cela, il faut ajouter l'impact d'une littérature et d'une revendication régionaliste qui chantent le paysage méditerranéen.

Vous dites que cette histoire, qui a forgé la garrigue, a pris fin dans les années 1950-1960. Pourquoi?

Entre 1950 et 1960, cinq à six événements surviennent d'un coup. En premier lieu, la mécanisation de l'agriculture: les premiers tracteurs arrivent en 1953. D'une part, ils

ne peuvent aller partout, notamment là où les pentes sont inaccessibles. Et par conséquence, on abandonne le cheval. Autre point: la disparition du gazogène, avec l'arrivée des produits pétroliers, entraîne le déclin brutal de l'industrie du charbon de bois. Si l'on ajoute le gel de 1956, qui frappe notamment les oliviers, et le début du marché commun agricole, avec la concurrence des moutons anglais, australiens et néo-zélandais, on comprend mieux l'exode rural et l'appel de la ville dans ces années-là. Pour moi, il y a un autre facteur, sous-estimé, qui est la myxomatose: le lapin, introduit par les Romains, avait trouvé dans les garrigues des terrains sur mesure. Il est d'une abondance extraordinaire. Le lapin a nourri des générations de familles paysannes. En même temps, il empêche la moindre pousse d'herbe. La myxomatose arrive dans la région en 1954, décime 99% des lapins. et D'un coup, toute la pression faite jusqu'alors à la pousse de la végétation disparaît.

Quelle est la conséquence de ces événements?

Au fur et à mesure que ces espaces (qui représentent environ un million d'hectares en France) ne sont plus pâturés, exploités, défrichés, brûlés, coupés, le dynamisme extrêmement puissant de la végétation bouleverse le paysage. Le patrimoine vernaculaire (les murs, les capitelles) et biologique est en train de disparaître dans le foisonnement des taillis et la fermeture des paysages. Quand le taillis progresse, le thym disparaît. Il faut réinventer la garrigue.

A côté de cette reforestation naturelle, d'autres menaces pèsent-elles sur elle?

La plus grave menace est évidemment liée à l'afflux des populations nouvelles et à l'urbanisation. Quand on accueille mille cinq cents personnes de plus chaque mois, sachant que l'on privilégie l'habitat individuel, il faut 1500 mètres-carrés (avec les espaces de services communs nécessaires) pour trois habitants. Au rythme annoncé de 20 000 personnes de plus par an, cela fait un besoin de mille hectares annuel.

Où sont les espaces disponibles?

Le littoral est plein et sera de plus en plus inondable. Toute la garrigue risque donc d'y passer. Elle peut devenir très vite un espace de type californien, avec des lotissements arborés et de la forêt autour, tel qu'on le voit déjà se dessiner autour de Montpellier. Et plus cette mosaïque actuelle. Dans l'imaginaire populaire, ville et forêt, c'est plutôt sympa.

Mais, c'est prendre le risque de ces incendies colossaux, dévastant des dizaines de milliers d'hectares, comme on en voit en Australie ou en Californie.

Actuellement, la seule limite à l'urbanisation, c'est l'eau. En garrigue, il n'y en a pas beaucoup et elle est difficile à épurer.

Comment peut-on sauver la garrigue?

Le paradoxe c'est que, aux Écologistes de l'Euzière, nous plaidons pour une exploitation afin de préserver cette nature qui nous fait fantasmer! On est en rupture avec la représentation mentale des gens extérieurs à la région ou néo-arrivants, cette image pagnolesque d'un paysage où l'homme et la nature ne font qu'un, un décor de films comme Manon des Sources. Les gens pensent que c'est un état stable et immuable, alors qu'il bouge très vite. Avant 1945, les pins d'Alep se comptaient sur les doigts d'une main. Sous les effets conjugués de l'abandon agricole, des forestiers (qui ont reboisé) et du feu (qui fait exploser les pins), il est devenu une plaie moderne.

Il faut que l'homme continue d'investir à grande échelle pour sauver la garrigue, par des coupes de bois, des vignes, des troupeaux, du brûlage maîtrisé, y compris pour des raisons de nature. On est les fils d'Abraham, au sens des pasteurs qui défrichent. Il

faut continuer à garder des milieux ouverts. Pas en faisant des paysages jardinés, mais en maintenant une activité agricole qui fabrique un paysage naturel consensuel.

Si l'on n'est pas capable de discuter avec les agriculteurs de la gestion de la nature, et de favoriser le maintien du foncier agricole dans l'écosystème, les vignobles d'AOC en particulier, on ne pourra pas sauver la garrigue. Beaucoup d'écolos nous font un procès d'intention, mais on ne peut pas gérer les paysages à coups d'interdits. Ce qui menace le plus la garrigue, c'est qu'elle ne soit pas considérée comme un site à fort potentiel, comme une valeur en soi plutôt que comme un no man's land entre montagne et littoral, où l'on dépense des fortunes pour préserver des espaces naturels.

N'est-ce pas un combat perdu d'avance?

Pour nous, la seule issue c'est la prise de conscience que c'est un espace de grand intérêt -autant économique que sous l'angle de la biodiversité-, et que seul le redéploiement agricole permettra de le préserver. Les grands incendies, on les gère à l'aval. On peut voir les choses autrement: avec ce que coûtent deux heures de Canadair, on ferait peut-être mieux d'aider un éleveur dont les cinq cents brebis débroussailleraient 500 hectares. La vigne est un excellent coupe-feu. Je ne vois pas comment on peut résoudre les problèmes sans intervention foncière, en créant des îlots. On intervient beaucoup dans ce sens sur des communes en associant la relance des oliviers, de la vigne, des chênes truffiers, la création de sentiers de découverte et l'aménagement de haies qui abritent des prédateurs des ennemis des cultures. En exploitant des forêts de chênes verts pour couper du bois de chauffage (à 45 euros la stère, ce n'est pas inintéressant), on peut aussi raisonner sur les besoins des agriculteurs en matières organiques. Les vigneron sont très sensibilisés à ce type d'approche, ne serait-ce que pour des raisons de marketing, mais il faut les accompagner: ils ont besoin d'une technicité, de conseils d'aménagement, d'essais, d'évaluations. Le problème, c'est que ni les chercheurs ni les politiques ne s'intéressent à ces questions qui exigent pourtant beaucoup d'intelligence collective et de volonté politique.

Quelle est votre stratégie?

Notre objectif, c'est de mettre de l'environnement là où il n'y en a pas beaucoup, en métissant les points de vue pour faire du développement intégré, favorisant l'économie agricole, la gestion du paysage, la biodiversité et la réduction des risques environnementaux. Le vrai argument de la garrigue, c'est le développement durable.

Interview de Jean-Paul Salasse par Marc Médevielle pour la revue Terre de vins (n°26, mars 2005).